

Enfin, s'écrie Velpeau, la voilà ! elle devait vous gêner beaucoup. Et le malade de sourire et de féliciter son sauveur. Mais tout à coup, son regard devient inquiet, ses lèvres se contractent, et portant sa main sur sa poitrine :—Ah ! docteur, s'écrie-t-il, ce n'est pas tout : elle avait des petits, j'en suis sûr, je les sens, ils rampent, ils cherchent leur mère.—Impossible, dit Velpeau en examinant la couleuvre ; impossible, *c'est un mâle ! . . .* Le pauvre fou n'avait rien à répondre ; il fut convaincu et se trouva guéri.”

—Le choléra diminue partout d'intensité, en Espagne, à Tunis, à Alger en Italie, en Autriche et dans les quelques lieux infectés de la France. A Zurich, en Suisse, au contraire, il semble être à son apogée : il y a 150 cas un jour dans l'autre, dont un tiers mortel, sur une population de 75,000 âmes.

—Voici, d'après deux célèbres médecins allemands, l'explication de l'origine et du développement du choléra : le choléra est dû à l'infection produite par des animalcules microscopiques qui se développent plus ou moins rapidement dans le corps humain, selon les conditions de santé des individus et selon les conditions de température de l'air ambiant. Ces animalcules ou leurs germes peuvent exister longtemps sans se développer, ils peuvent séjourner dans les vêtements, dans le linge, dans les objets divers qui ont appartenu à des cholériques, ou qui se sont trouvés dans des maisons infectées. Le froid empêche ou retarde tout au moins leur développement, et il est facile de constater que, si l'on a cru, à certains moments où la température s'abaissait, à une décroissance du fléau, le feu couvrait, en réalité, toujours sous la cendre et le retour du beau temps le faisait éclater avec encore plus de violence. Les germes cholériques une fois introduits dans l'organisme, s'y développent avec une rapidité d'autant plus grande que leur éclosion a été plus retardée. Ils s'étendent en longs filaments extrêmement nombreux auxquels les malades doivent les crampes terribles qui accompagnent le choléra.—*Les Mondes.*

—L'étude ne raccourcit pas la vie ; au contraire, elle tend à augmenter la longévité de l'homme. Lorsque les hommes qui étudient beaucoup meurent jeunes, c'est qu'ils avaient pris l'habitude de violer quelques-uns des règlements de la nature, ou bien avaient quelque infirmité héréditaire. Ce sont des philosophes qui ont eu les plus longues vies. Leur attention ne se dirige pas vers la satisfaction de leurs appétits ; ils ne sont ni gourmands, ni ivrognes, ni débauchés ; il fallait toujours rappeler à Sir Isaac Newton que son dîner l'attendait. D'un autre côté, les hommes qui étudient beaucoup ont le tort de ne pas accorder aussi le temps à la digestion, de retourner à leurs travaux trop tôt après un bon repas, ce qui attire vers le cerveau cette énergie nerveuse qui doit être dépensée à aider l'estomac à préparer la nourriture du corps. Cette nourriture n'étant pas